

Le graphe : un jardin aux sentiers qui bifurquent

Première partie

La psychanalyse ne se caractérise pas par son objet, par la personne qu'elle traite, peu importe la définition psychopathologique de sa souffrance (névrose, psychose, perversion, ou quelque diagnostic que ce soit). La souffrance de celui qui vient en analyse ne peut jamais suffire à en faire un objet patient ; ce n'est jamais un patient qui vient en analyse ; c'est toujours déjà un « analysant ». Les premiers entretiens ne devraient jamais être des entretiens préliminaires *avant* l'analyse, mais les premières séances d'un processus, d'un chemin, d'un cheminement, d'une méthode déjà en cours. Les premiers entretiens sont, selon Freud, un bout de psychanalyse à l'essai ; on essaie de commencer le processus de l'analyse, on essaie de prendre son chemin.

Quelle est cette méthode spécifique de la psychanalyse ? Le graphe que nous allons travailler expose essentiellement la méthode de la psychanalyse. Cette méthode ou façon de cheminer peut s'inscrire en n'importe quel point tiré de l'expérience clinique. Puisqu'il s'agit de s'exercer au graphe ou à la méthode psychanalytique dans cet atelier, je vous propose d'imaginer maintenant dans votre esprit un point clinique, de le noter dans une petite partie de votre tête, pour le faire travailler dans l'écoute de cet atelier ; car si c'est un atelier, il ne s'agit donc pas simplement de recevoir quelques idées comme ce qui surviendrait par hasard dans un discours fait d'associations libres, mais de trouver et de développer la structure, aussi complète que possible, d'un petit point de clinique. Si nous faisons cet effort, le travail aura été vraiment productif pour chacun d'entre nous, il en sortira quelque chose qui change notre pratique.

Pour ma part, je m'en tiendrai à un petit point clinique, qui vous est bien connu : c'est l'exemple princeps de l'article de Freud, *La négation*. Un analysant a fait un rêve et il précise tout de suite dans le cours de ses associations : « la personne convoquée dans mon rêve, ce n'est pas ma mère » ; c'est cette petite phrase que je prendrai comme exemple. Eh bien donc, je vous suggère fortement de choisir un petit exemple de votre clinique et de vous interroger à partir de lui, de préférence un exemple pas trop proche de mon exemple ; cela vous permettra de vérifier ce que j'appellerai l'omniprésence du graphe, à savoir la possibilité de soutenir, envers et contre tout, la méthode propre à la psychanalyse en chaque point de notre clinique.

Le graphe est l'exposition de l'attention également flottante

On peut exposer la méthode psychanalytique en premier abord par les deux « règles » classiques : la règle des associations libres qui concerne à première vue l'analysant et la règle de l'attention également flottante qui concerne à première vue l'analyste. Mais pas seulement, car l'analysant et l'analyste se laissent chacun pour leur part prendre au jeu de l'une et l'autre règle. La première règle apparaît excessivement simple, mais elle s'avère impossible à pratiquer ; la deuxième, comme je vais l'explicitier, est

effroyablement compliquée, mais elle s'avère parfaitement possible à pratiquer et le graphe en donne précisément l'épure.

Pour suivre les associations libres, l'analysant doit se comporter comme un voyageur en chemin de fer assis à la fenêtre de son compartiment et se contenter de dire tout ce qui défile à la fenêtre de son esprit, tout ce qui passe par la tête. La règle est impossible, tantôt parce que le TGV va tellement vite qu'il est impossible de tout dire, tantôt parce que le train de banlieue s'arrête en rase campagne où l'esprit prend tout le loisir de batifoler sans plus aucun fil déterminé ou même se bloque et n'a plus rien à dire du tout.

Pour comprendre la deuxième règle, il faut se défaire d'emblée de deux solutions de facilité qui, toutes deux, confinaient l'analyste dans une position *passive*. La première solution de facilité consisterait à imaginer l'analyste sur la même banquette du compartiment de chemin de fer, derrière l'analysant et contemplant en superviseur le même défilé de paysage. Mais l'analyste n'est pas la doublure de l'analysant. La deuxième solution de facilité serait d'imaginer l'analyste bien relaxé, un peu distrait, rêvassant et attendant patiemment de récolter une perle dans le fatras des associations de l'analysant, espérant comme on dit que « les alouettes lui tombent toutes cuites dans son panier » : après x séances ennuyantes et improductives, espérons enfin une apparition de l'inconscient ; mais l'analyste n'est pas le guetteur plus ou moins endormi d'un miracle, d'une révélation peu probable de l'inconscient.

Toute la difficulté de la règle de l'« attention également flottante » (*gleichschwebende Aufmerksamkeit*) est cachée dans le « également » (*gleich*). Car le « également » n'est pas une égalité dans le flou ou le n'importe quoi, mais une égalité entre différentes dimensions, positions, prises à partie subjectives qui permettent ledit flottement, c'est-à-dire le passage ordonné et bien tempéré entre ces différentes dimensions. Pour atteindre cette égalité, il ne peut suffire d'espérer que l'analyste soit suffisamment analysé, d'espérer qu'il soit une table rase sans plus aucune aspérité, une surface de réception vierge qui n'aurait jamais été utilisée ; quelles que soient la longueur et la ténacité de son analyse personnelle, non seulement il n'aura jamais atteint cette pureté immaculée ; bien plus, au cours de son analyse, c'est ce qu'on remarque le plus souvent dans une analyse dite didactique, il sera peut-être devenu plus irrégulier, plus enclin à des positions décidées qui l'écartent de toute façon de la neutralité monotone.

Que peut donc vouloir dire cette « attention également flottante » ? La première règle imposait à l'analysant de suivre le seul fil de ses associations libres, c'est-à-dire la suite temporelle de ce qui se présente à l'esprit. C'est parce qu'il n'y a qu'un fil à suivre que la règle paraît extrêmement simple, l'analysant n'a que ça à faire, suivre son fil. Mais la règle est impossible à suivre parce que ce sont des fils au pluriel et qu'ils bifurquent sans cesse, c'est un véritable jardin de sentiers qui bifurquent (Borgès), où les fourches se multiplient et obligent à choisir un chemin, quitte à se trouver à certains moments en panne, à la croisée des chemins, ne sachant où aller et rester bouche bée, en silence en raison même des différents chemins possibles. C'est nous – les psychanalystes rusés – qui avons engagé l'analysant dans une piste qui est non seulement tortueuse, mais dans des pistes fourchues – ma langue a fourché – ; nous l'avons engagé non dans une piste, mais dans des pistes qui ne mènent pas à un terme univoque, mais dans un immense labyrinthe dont nous n'avons même pas le plan (pouvons-nous nous en faire une idée?). C'est déjà ce qui se rencontre dans la moindre interprétation d'un rêve : nous arrivons dans une pelote inextricable de fils de sens que Freud nommait l'ombilic du rêve. Nous

sommes pris à notre propre piège ; les deux solutions de facilité qui consistent d'une part à suivre patiemment l'analysant dans tous ses détours, d'autre part d'attendre qu'il est trouvé l'issue pour nous y précipiter avec lui, sont désespérées et désespérantes : il n'y a pas d'issue.

La seule méthode consiste à nous élever un peu au-dessus du labyrinthe et de concevoir qu'il y a au moins trois pistes ou trois fils : le chemin (la méthode) que semble suivre l'analysant consciemment et intentionnellement, le chemin d'à côté et qui diverge du premier, la piste de ce qui pourrait aussi éventuellement s'entendre derrière ce que l'analysant dit intentionnellement et enfin un troisième fil qui implique l'intrication infinie de tous les chemins possibles que ni lui, ni moi ne pouvons discerner et qui nous enserrant dans le réel du labyrinthe. La première règle apparaissait simple parce qu'elle s'en tient à l'apparence illusoire d'un seul fil de ce qui se déroulerait chez l'analysant. La deuxième règle apparaît infiniment complexe parce qu'elle exige de prendre en considération, de façon égale et à chaque instant, la présence d'au moins trois fils, trois cordes d'écoute de ce qui se dit, de ce qui peut s'entendre, et même ne pas s'entendre.

Autrement dit le câble solide que l'analysant s'attache à suivre fidèlement est toujours déjà tissée d'au moins trois fils auxquels l'analyste doit accorder une attention également flottante, "flottante" parce qu'il doit pouvoir distinguer, voir décoller chacun des fils et "également" parce qu'il faut continûment tenir l'équilibre entre les trois. Il n'y a pas d'autre méthode pour se débrouiller avec le fil des associations libres que de considérer qu'il est déjà constitué de plusieurs torons.

Pour fixer les idées – ce qui est proposé est ici purement didactique, pédagogique, il n'y a aucune ontologie de ce que je vais présenter ici, - on pourrait toujours distinguer dans le dit de l'analysant, plus précisément dans ses dits en tant que nous y prêtons attention : 1) ses intentions, il a l'intention de nous communiquer une émotion, un rêve, une histoire de son passé, ça se présente comme la pensée ou l'idée qui devrait être exprimées ; disons l'imaginaire ; 2) les moyens symboliques, ce qu'il dit effectivement, les mots, leurs significations et leur articulation syntaxique ; disons le symbolique ; 3) last but not least, tout le background de son inconscient qui interfère dans le pourquoi et le comment de ce qu'il dit et qui lui échappe complètement, à savoir ce que nous nommons régulièrement l'inconscient ; disons-le réel.

Je dis bien que cette distinction a quelque chose d'artificiel, parce que l'analysant est déjà pris et emberlificoté dans les trois fils qui apparaissent indémêlables. Et objectivement, ils le sont effectivement. Ces trois fils ne sont donc posés que comme méthode, non pas simplement pour suivre le fil des associations libres, mais pour écouter la complexité structurelle impossible de ces mêmes associations libres. Ainsi si un analysant me parle du dernier film qu'il a été voir, je dois toujours déjà écouter non seulement le compte rendu de sa séance de cinéma qu'il a l'intention de me communiquer, mais aussi les mots et autres tournures qu'il emploie dans ce qu'il en dit, et ce n'est pas suffisant, il faut encore écouter le vide abyssal de son inconscient qui pourrait résonner dans tout cela. Ces trois fils n'ont donc aucune consistance ontologique, c'est une façon de nous proposer une méthode d'écouter trois choses à la fois, non pas d'écouter avec une troisième oreille, mais plus précisément d'écouter avec trois oreilles, "également" sans privilégier l'une ou l'autre oreille ; comme on écouterait une fugue de Bach à trois voix sans privilégier aucune des trois. Le problème est bien sûr de pouvoir suivre trois chemins à la fois, lorsque ces trois chemins divergent. Loin d'être

une attention distraite, l'attention également flottante est une tension bien équilibrée entre trois pistes, ou trois voix éventuellement dysharmoniques ; car ce que l'analysant dit n'est pas ce qu'il a l'intention de dire et ce n'est pas non plus son inconscient. Tenir tout ça à l'œil (à l'oreille?) en même temps implique de fameuses tensions et la sérénité de l'écoute ne peut être cherchée que dans l'égalité des tensions : c'est l'attention également flottante.

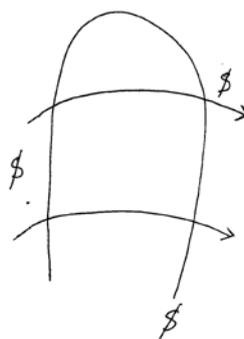
Le graphe n'est rien d'autre que l'explicitation de l'attention également flottante, c'est-à-dire la méthode propre à la psychanalyse. Remarquons qu'elle invalide d'emblée toute position théorique réaliste, c'est-à-dire toute croyance à une réalité qui existerait indépendamment de sa prise dans une intention, dans une parole et dans un Réel qui n'existe que comme ce qui nous échappe. Le graphe n'est donc pas fait pour entendre un névrosé, un pervers ou un psychotique, ni non plus pour entendre un symptôme objectivé, un rêve objectivé ou une hallucination. Car chacune de ces objectivations est déjà prise arrêtée dans une statique déterminée où se perd justement l'attention également flottante. Ainsi, si avant de commencer, vous avez déjà compris que votre patient était un hystérique, c'est le fil des intentions qui est déjà fixé et prédominant au point d'éclipser les deux autres (l'analyste ne fait ici que suivre le fil de ses propres idées fixes qui sont d'ailleurs loin d'être des associations libres). L'attention n'est plus du tout également flottante : par exemple, vous vous attendez au simulacre, précisément en fonction de votre théorie sur l'hystérie.

L'attention également flottante et le graphe se placent autant que possible en dehors de toute conception préétablie, plus précisément il s'agit de remettre toujours déjà les intentions imaginaires en rapport *égal* avec le signifiant et avec l'inconnue de l'inconscient.

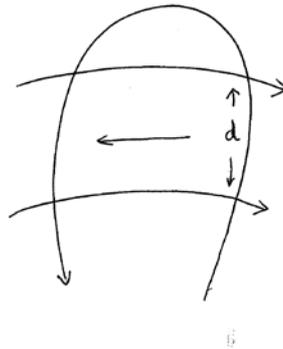
Subversion du sujet et dialectique du désir.

Le graphe – ou l'attention également flottante – va produire deux choses étroitement liées : la subversion du sujet et le désir comme dialectique.

La subversion du sujet veut d'abord dire que le sujet ne sera plus compris comme le point de départ fixe du processus de la parole (le sujet qui commencerait à parler en fonction de son intention), ce qui suppose de déplacer le sujet du point d'origine de l'intention vers le point d'aboutissement du processus inconscient et dans l'entre-deux du processus signifiant et du processus inconscient ; le sujet, notre sujet simple des associations libres, est fondamentalement divisé, éclaté au quatre coins du graphe, insaisissable sans le parcours complet du graphe.



Le désir pourrait semblablement être compris comme relativement simple, même s'il est refoulé : il apparaîtrait dans le rêve et même s'il est refoulé ou réprimé, il serait possible, par l'interprétation, de lui retirer son déguisement et de le montrer à nu. Il n'en est rien et cette interprétation n'est qu'une logique trompeuse : la dialectique de l'interprétation n'est qu'une logique de l'apparence, qui fonctionne certes, mais qui nous trompe continuellement et tout ce qui pourrait l'arrêter dans une position fixe est mensonger. La vérité comme alètheia, comme dévoilement, est par excellence ce qui cache l'essentiel. Le désir est mis en jeu comme force d'éclatement dans le graphe.

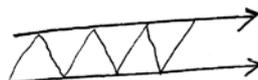


L'essentiel c'est le rapport structurel exposé par le graphe : chaque élément du graphe qui peut apparaître comme un point ne vaut jamais que par l'ensemble et secondairement au mouvement des différentes flèches qui animent le graphe ; chaque élément du graphe – même s'il est figuré par un point – n'est donc que le lieu complexe où se frottent plusieurs fils, un lieu de coïncidence et non un point à proprement parler.

Donc à nouveau, les phénomènes repérés, les soi-disant diagnostics, les points stables ne sont que des semblants tentant d'épingler un mouvement généralisé que nous ne pouvons maîtriser et ces semblants le font en même temps disparaître.

L'attention également flottante entre les deux pistes : rapports du fil de l'intention avec le fil du signifiant

On pourrait penser que le fil de l'intention emprunte simplement les éléments de la chaîne signifiante pour s'exprimer ou se développer. Je cherche mes mots, je les trouve et les assemble en une phrase. Nous aurions ainsi deux lignes parallèles et de même sens avec un fil qui se tricote entre les deux, c'est le schéma de la vérité comme adéquation du dit avec l'intention du dire :

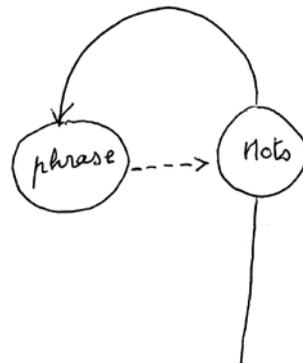


Dans ce schéma, nous n'avons fondamentalement qu'une ligne, à savoir la ligne de l'intention qui s'exprimerait en vérité avec sa doublure dans la chaîne signifiante. Et la vérité y est en principe absolue ; même si elle n'est pas encore réalisée comme absolue, elle suppose un sujet supposé savoir, qui maîtrise la vérité soit comme le Dieu de la religion, soit en la présence de l'analyste supposé savoir ce qui se passe dans cette chaîne que serait la chaîne des associations libres. Notons que c'est bien comme ça que

commence une analyse avec la ruse de l'analyste qui propose la première règle : la supposée chaîne unique des associations libres place l'analyste dans la position de sujet supposé savoir, qui retrouverait ce qui serait le fil unique de l'analysant, le vrai du vrai, son inconscient, son fantasme fondamental, bref la clef universelle de sa névrose et de sa guérison. Mais c'est une ruse qui n'a d'autre but que de convoquer à travers la fiction d'un seul fil, le jeu et les rapports des trois pistes bien distinctes et s'articulant dialectiquement les unes aux autres, et dans l'intrication desquelles le sujet se trouve pris comme une question plutôt que comme un point de départ.

Commençons par les deux premières pistes.

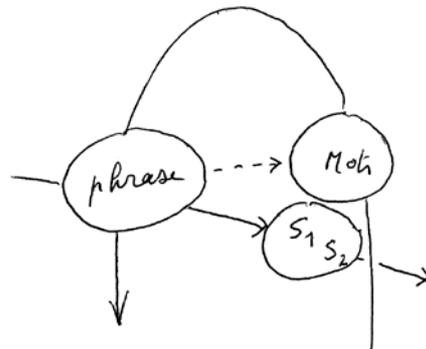
Première piste : l'intention imaginaire emprunte une série d'éléments signifiants tirés du trésor de la langue pour s'exprimer en une phrase supposée correspondre à l'intention, en une phrase qui s'appelle aussi la demande. Dans l'intention imaginaire, on part ainsi d'éléments discrets, de mots du dictionnaire qui constituent comme les briques avec lesquelles est construite secondairement la phrase. Ici, la phrase est comme l'expression, le cri de l'intention ou du besoin, par le truchement des emprunts faits à la langue. C'est ce qui implique déjà la « fonction diachronique »¹ et elle peut être simplement relative à l'intention, y compris à l'intention de parler qui serait supportée par le supposé sujet parleur. En retour la phrase peut être analysée et comprise par l'auditeur, le psychanalyste par exemple.



Venons-en au fil du signifiant. Comme dans le cas du premier fil, du fil de l'intention, il s'agissait déjà de mots, d'éléments de la langue, etc., on pense erronément que le fil signifiant ou symbolique n'est qu'une question de mots et qu'il se joue d'une façon semblable au fil de l'intention. Mais les signifiants ne sont justement pas simplement des mots de la langue. On ne rencontre aucun signifiant dans le dictionnaire. Le signifiant se trouve toujours déjà caché dans un langage bien constitué, dans une phrase qui porte en elle un message bien déterminé. Ainsi « le chien fait oua-oua ». Mais une telle phrase ne constitue pas encore un signifiant et les mots dont elle est formée ne sont pas non plus des signifiants. Contrairement à ce que l'on pourrait penser à première vue, ce genre de proposition, une telle phrase ne rentre dans le fil signifiant que si et seulement si elle est le point de départ d'une subversion, d'un jeu de transformation qui la transforme non

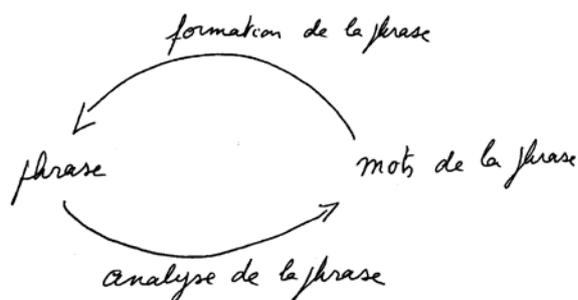
¹ Écrits, p. 805.

pas simplement pour la décomposer en ses éléments, mais pour déranger complètement les attentes de l'intention. Autrement dit le « chien » ne rentre dans le fil signifiant que s'il est déjà subverti pour le pouvoir dire par exemple « le chien fait miaou ». C'est ce que Lacan appelle non pas la fonction (parce qu'on a toujours tendance à fonctionner dans l'imaginaire), mais la « structure synchronique » en tant qu'elle déranger complètement la fonctionnement. La structure « nous porte à l'origine »², c'est-à-dire à l'origine du signifiant en tant qu'il est toujours déjà différent de lui-même : le « chien » n'est donc pas du tout un mot de la langue qui nous permettrait d'exprimer ce qu'est le chien en réalité et la vérité de nos intentions, de nos demandes et de nos besoins ; il est avant tout ce qui permet de dire n'importe quoi, même et surtout si c'est apparemment à propos et en décalage de nos intentions.



Si l'on reste dans la considération principale de l'intention de parler et de communiquer, on peut concevoir le schéma des premiers fils comme un cercle : l'intention emploie des éléments de la langue pour synthétiser sa phrase ou son message et ledit message pourra être analysé en le divisant en ses différents éléments ; c'est le premier sens de l'analyse et de l'interprétation ; le rêve est fait pour se faire décomposer en ses différents éléments (c'est même la méthode d'interprétation du rêve de Freud).

Mais nous n'avons encore là aucune intervention à proprement parler du fil signifiant, c'est-à-dire de la chaîne symbolique. Pour qu'il y ait signifiant, il faut que le signifiant tel qu'il est employé dans la phrase soit pris dans un mouvement d'analyse, de décomposition, qui le différencie radicalement du matériel convoqué dans l'intention signifiante. Autrement dit, pour avoir affaire au signifiant, au lieu d'avoir un schéma relativement simple et qui vaut pour le fil de l'intention :



² Écrits, p. 805.

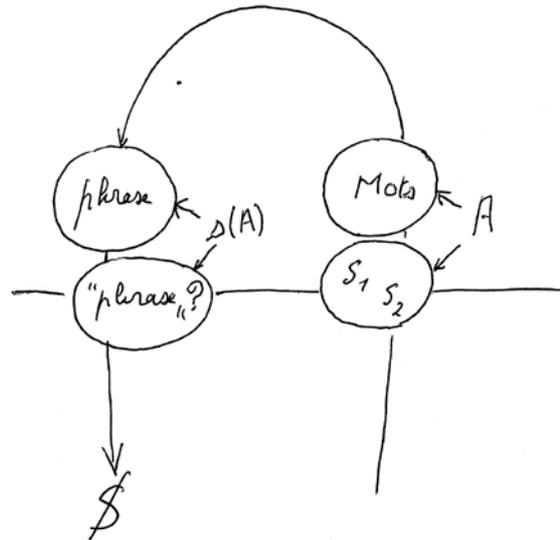
nous aurons un schéma beaucoup plus complexe, où la formation de la phrase n'est plus commandée par le fil de l'intention qui se concentre, et où l'analyse de la phrase est commandée par le fil du signifiant qui diffracte. Compris dans le fil de l'intention, le « mot de la phrase » est égal à lui-même et la phrase est idéalement univoque et concentrique. Mais pour le fil du signifiant, le « mot de la phrase » est toujours déjà différent de lui-même (le chien qui fait miaou n'est pas le chien qui fait oua-oua) et la phrase elle-même est toujours équivoque, c'est-à-dire sujette à des remaniements subversifs.

Le cercle du message ou de la scansion de la signification comme produit fini s(A) et du « lieu de trésor du signifiant » A peut être exposé en quatre points comme je viens de le faire (phrase, analyse de la phrase, mots de la phrase, formation de la phrase). La quadrature du cercle est possible, mais c'est à la condition de considérer l'affaire dans le droit fil de l'intention, du premier fil et, dans ce cas, la chaîne signifiante ne croise la chaîne de l'intention que pour fixer deux points sur cette dernière, elle n'est qu'un truchement au service du fil de l'intention.

Exemple. En partant de l'intention de notre rêveur, la phrase « ce n'est pas ma mère » est le produit d'une intention d'avertir l'analyste que cette personne du rêve n'est effectivement pas sa mère, pour ce faire, il a sélectionné les mots qu'il fallait au lieu de l'Autre et a composé sa phrase, que l'analyste pourra décomposer en retour au lieu de l'Autre pour comprendre l'intention de l'analysant. C'est la vérité comme adéquation et au niveau de cette piste ; si nous ne mettons pas en jeu l'attention également flottante, autrement dit une autre piste ou une autre dimension, il n'y a pas à douter : c'est bien son intention de nous avertir que ce n'est pas sa mère.

En suivant maintenant la piste du signifiant, « ce n'est pas ma mère » introduit non pas seulement la vérité de ce qu'il veut dire (une vraie vérité, c'est tout à fait vrai, il n'y a pas à en douter), mais à partir de cette phrase décidée, la « mère » s'introduit dans le discours de l'analysant comme un germe de transformation, la mère ce n'est pas seulement la mère-mère, c'est aussi la mère qui se déplace, la mère refusée par exemple – « non ce n'est pas elle » – ou peut-être aussi la mère-père comme on dirait le chien-chat qui fait miaou ou oua oua. La mère n'est dès lors plus la mère. La phrase, en contrecoup, ne veut donc pas simplement dire que cette personne n'est pas la génitrice du patient (ce qui est évident), mais, en tant qu'elle est introduite dans le discours de l'analysant, la mère passe par toutes les couleurs et la phrase n'est plus qu'une demi-vérité, équivoque. De cette façon, pourvu qu'on l'entende, « mère » a changé de sens, elle est devenue riche de toutes les déviations engendrées non seulement dans la vie, mais surtout dans le rêve de l'analysant.

En même temps, le sujet qui était supposé au départ de son intention, se retrouve maintenant profondément déplacé : il se retrouve à la fin de son intention, comme conséquence, comme effet de la rencontre de son intention avec la chaîne signifiante : le sujet est celui qui a dit, voire qui a subi la phrase qui vient d'être dite : ainsi, le sujet est celui qui est advenu dans la suite de la phrase « le chien fait miaou » ou encore « ce n'est pas mère ».



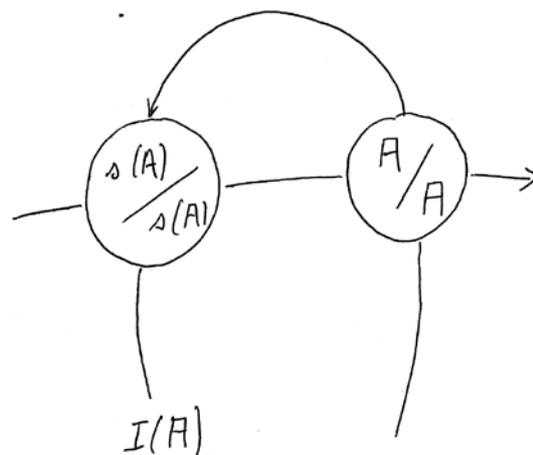
Nous voyons par cet exemple que les deux pôles du cercle (dont on voudrait faire la quadrature) à savoir $s(A)$ – A , ne tiennent plus de façon univoque. Ces deux termes sont pris dans des sens totalement différents selon qu'on les considère à partir de l'intention imaginaire ou à partir de la chaîne signifiante au sens propre du terme (un signifiant diffère toujours de lui-même). Les deux points $s(A)$ et A ne sont en fait pas des points, ce sont des convergences de pistes fondamentalement différentes qui semblent se croiser, mais qui, en fait, ne font que s'approcher et se frôler. Pour comprendre $s(A)$ et A , il est nécessaire d'adopter une attention également flottante ; et inversement pour soutenir une attention également flottante, il est nécessaire de flotter dans l'équivoque de ces deux termes, équivoque commandée par les deux pistes en question.

On peut spécifier les deux sens de A et les deux sens de $s(A)$.

A est le lieu de la parole où sont puisés les différents éléments qui formeront la phrase ; mais aussi A est le « témoin de la vérité », car ce qu'il est n'est rien d'autre que le changement de sens intervenu dans le jeu du signifiant, c'est-à-dire dans la subversion d'un signifiant S_1 en signifiant S_2 . Ainsi, l'Autre n'est pas seulement le code qui sert pour la communication entre deux sujets supposés identiques parce que partageant le même code, il est avant tout l'altérité du signifiant lui-même et cet Autre ne se situe pas seulement à l'extérieur du sujet de l'intention, mais à l'intérieur de la moindre métaphore.

Quant au deuxième terme, $s(A)$, il n'est pas seulement le message composé par les mots tirés du code ; dans sa formation, il implique les transformations de A , il est donc tout aussi bien le message reçu de l'Autre, de ce lieu de transformation : le sujet reçoit son propre message sous forme inversée, c'est-à-dire avec les inversions impliquées dans les transformations du signifiant. Quand un homme reçoit son propre message « tu es ma femme » sous la forme inversée prononcée par ladite femme « tu es mon homme », ce n'est pas une simple inversion de la langue qui pourrait être entendue comme « je suis ton homme », voire « je suis un homme » ; mais bien plus le message est maintenant riche de toutes les transformations engagées non pas simplement dans sa femme comme être statique, mais dans le processus du grand Autre, qui soumet aux transformations infinies du signifiant.

Par cette structure complexe et par le flottement qui lui est inhérent, le dit n'est pas d'abord la réplique d'une réalité, mais un dit qui *fait* et qui implique toute la structure de transformation. « Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité »³. Autrement dit, le $s(A)$ posé dans la complexité des deux pistes n'est pas simplement une phrase composée de mots, c'est une parole émise au lieu de l'Autre, certes, mais encore une parole qui se permet des choses inouïes à partir d'un Autre qui est témoin que la vérité dépend de ce jeu de transformation osé et décidé : « le chien fait miaou ». « Prenez seulement un signifiant pour insigne de cette toute-puissance, ce qui veut dire de ce pouvoir tout en puissance, de cette naissance de la possibilité, et vous avez le trait unaire qui, de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi ». Quand nous disions que le sujet était l'effet ou la conséquence de la rencontre avec la chaîne signifiante, c'était encore trop dire, car le cercle de $s(A)$ et de A ne cesse de travailler, sans qu'il soit possible de l'exposer une bonne fois pour toutes (« cette quadrature est pourtant impossible »⁴) ; autrement dit, ce n'est pas le sujet proprement dit qui est l'effet direct du signifiant, mais bien un sujet projeté dans un avenir infiniment éloigné, c'est l'idéal du moi, et « le chien fait miaou » ne produit pas un sujet, mais l'idéal du moi, par exemple l'idéal d'un poète qui devra ramer continuellement dans sa vie pour arriver à n'être encore et toujours « pas poète assez », comme un chien qui ne parvient pas à se faire chat (pas chat assez). L'idéal du moi est formé par le passage de la ligne de l'intention par successivement l'équivoque de la zone de convergence qu'est A et par l'équivoque de la zone de convergence qu'est $s(A)$.



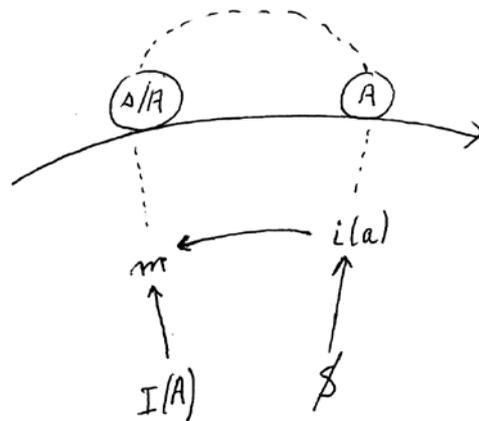
Mais où est alors passé le sujet que nous avons pourtant désigné comme l'effet du signifiant, plus précisément l'effet de l'attention également flottante entre la chaîne de l'intention et la chaîne du signifiant ? Il est essentiellement supposé, posé comme ce qui était antérieur au processus qui est dans le futur. « Il aura été »... quand l'idéal du moi – c'est-à-dire l'idéal formé par la toute-puissance du grand Autre créateur – sera accompli, le sujet aura été le point de départ de la chaîne de l'intention.

³ Écrits, p.808.

⁴ Écrits, p.806.

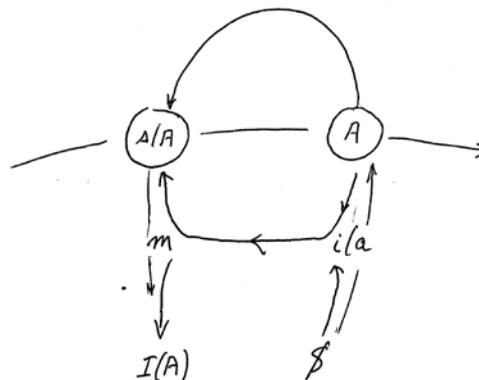
Le court-circuit de la piste symbolique.

L'attention également flottante entre ces deux pistes implique cette structure complexe, mais elle implique aussi la possibilité du court-circuitage des croisements ; et par là, les deux pistes peuvent apparaître bien distinctes. Ainsi le sujet dans sa tension vers l'Idéal du moi, peut se construire un chemin où la chaîne signifiante est apparemment mise de côté. Ainsi le sujet peut se construire une image narcissique qui comble et camoufle les questions d'impossibilité inhérentes à sa vie (l'objet a comme impossible satisfaction, comme contradiction, comme champ vide, comme radicalement autre) ; cette image c'est le moi idéal, autrement l'objet a enrobé dans une couche de sucre narcissique qui lui donne l'aspect d'un bonbon : sa majesté le bébé, y compris ses formes adultes, voilà ce qu'il était, et c'est sur cette image supposée passée (mais qui n'a jamais été) qu'il peut s'appuyer pour se construire un présent, son moi actuel toujours imaginaire et enfin viser l'avenir de l'Idéal du moi :

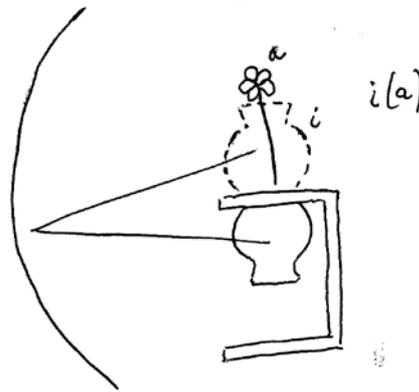


Dans une telle figure, l'attention flottante entre les deux pistes (y compris l'équivoque de $s(A)$ et de A) a été oubliée. L'image qui se fixe dans le miroir – $i(a)$ – et qui est supposée venir du narcissisme de l'enfant roi, du narcissisme passé de l'enfant conduit à construire le moi actuel, le « prétendu moi autonome », lequel moi pourra tendre vers son Idéal du moi.

On peut rétablir la piste oubliée en comprenant le vecteur $i(a) - m$ comme essentiellement formé par une autre voie qui part de A pour aller vers $s(A)$:



Car le passage de l'image $i(a)$ au moi, qui s' imagine dans le stade du miroir, n'est pas sans le flottement d'une tout autre lecture, à savoir : l'image qui se fixe dans le miroir est produite par ce qui se passe au lieu du grand Autre, à partir de l'équivoque qui s'y joue, à partir de l'impossibilité radicale qui se joue à ce niveau pour peu qu'on tienne le grand Autre non pas simplement comme un lieu de code, mais comme un lieu de transformations impossible, par exemple qu'un chien fasse miaou. C'est pourquoi l'image ou le moi idéal se nomme $i(a)$, c'est-à-dire l'image (i) qui englobe le (a) comme une cerise englobée dans du sucre ou mieux comme un grain de sable englobé dans une huître pour former perle. C'est aussi la fleur qui peut être englobée dans l'image d'un vase dans l'expérience du miroir sphérique.

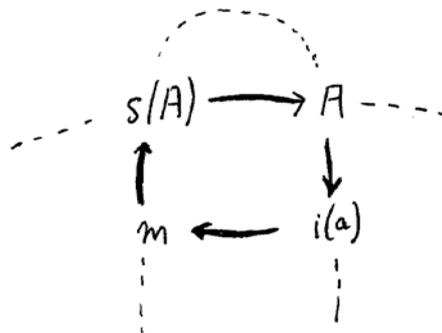


La notation $i(a)$ implique de garder son attention également flottante entre un moi idéal compris comme pure image (donc située seulement sur le fil de l'intention) et un moi idéal entendu comme fabriqué à partir de grand A et plus précisément à partir d'une scorie, d'un impossible radical inhérent au grand Autre.

Au lieu de prendre simplement le moi idéal comme une image (ou comme un imaginaire) et de le comparer à des images semblables (ce qui engendre comparaison, lutte, jalousie, agressivité, etc.), il faut suffisamment flotter pour entendre comme il est toujours déjà riche en son intimité d'une trace, d'un résidu d'impossible symbolique. Je spécifierai ultérieurement cette trace, qu'on peut déjà appeler objet a , comme l'objet vocal.

Le moi se constitue alors – et alors seulement – non pas simplement comme réplique de $i(a)$ dans la piste imaginaire, mais également (également flottant) dans la suite A, $i(a)$, m ; de façon imagée, le grand Autre est en amont de $i(a)$ et il est là de façon tout à fait problématique, c'est-à-dire sous les espèces de (a) ; on dira que le stade du miroir se produit pour autant que le grand Autre soit là à l'arrière-plan, par exemple sous la forme de la mère qui porte l'enfant devant le miroir, une mère où se cache déjà le petit a . La ligne $i(a)$ – m se constitue ainsi entre l'imaginaire et le symbolique, c'est une ligne où se construit la signification, la signification du moi, et toutes les espèces de significations pour autant qu'elles sont toujours centrées autour du moi. En raison même de l'origine de $i(a)$ dans l'impossible du grand Autre, la signification n'est jamais la dernière et l'on va glisser indéfiniment d'une signification à une autre dans une chaîne métonymique sans fin, repérable très concrètement dans la suite des demandes, des énoncés de l'analysant dans la cure et dans sa vie.

Avec ce premier graphe, nous avons spécifié ce qu'est la demande. Il faut la comprendre dans l'attention flottante entre deux pistes. Pour la première piste, la demande implique les trois points suivants, primo une image passée appelée $i(a)$ qui se présente comme ce qui est demandé, secundo un moi qui gère actuellement et tertio un accomplissement dans le futur qui est noté $I(A)$ ou Idéal du moi. L'apparente quasi-identité entre le moi idéal et l'idéal du moi, y compris dans leur graphie $i(a)$ et $I(A)$ est pourtant trompeuse, il faut toujours entendre « qu'il n'y a de demande qui ne passe à quelque titre par les défilés du signifiant »⁵, autrement dit il faut aussi tenir compte de la deuxième piste, à savoir que la demande se joue toujours d'abord au lieu de l'Autre, plus précisément au lieu équivoque de l'Autre, car c'est ce qui se joue en A qui a fondamentalement motivé l'image de ce qui est demandé. Cette origine où l'impossible est toujours présent implique que l' $I(A)$ n'est jamais atteint alors que $i(a)$ est toujours présent, ce qui condamne la demande à tourner en rond indéfiniment.



Bien sûr les demandes se succèdent et leurs images peuvent sembler différer, mais si elles se répètent c'est en raison même de l'impossibilité inhérente au grand Autre, c'est donc toujours la même chose qui se répète. Et l'attention également flottante ne consistera pas seulement ni principalement à flotter entre les différentes images de la demande ou entre les différentes demandes, mais entre la demande prise comme image et la cause de la demande qui se trouve dans l'impossibilité inhérente à A .

Exemple. Avant de poursuivre à partir de cette impossibilité, nous pouvons examiner comment fonctionne ce premier graphe pour notre exemple clinique : « cette personne de mon rêve ce n'est pas ma mère ». Nous avons déjà vu l'équivoque de la phrase et l'équivoque de « mère ». La phrase semble aussi jaillie du moi de ladite personne - mère, qui représente peut-être le moi du rêveur. Qu'elle le représente ou non, cette personne est formée par une image qui rassemble différents éléments de ladite personne. La demande de ne pas confondre cette personne du rêve avec la mère du rêveur peut se répéter indéfiniment, il ne s'agit pas de le convaincre que c'est sa mère, en maniant le tour de passe-passe de la négation : « ce n'est pas sa mère » donc « c'est sa mère ». Il ne s'agit pas non plus de faire des distinguos entre différentes personnes semblables, une personne qui est semblable à sa mère, mais qui n'est quand même pas sa mère. Cette demande de ne pas confondre, c'est peut-être aussi la demande de ne pas être confondu, de ne pas être noyé dans une masse de semblables, la demande de pouvoir être

⁵ Écrits, p. 811.

distingué et reconnu pleinement. Si la demande de ne pas confondre se répète, c'est en raison même de la constitution imaginaire et imagée de ladite personne ; car bien sûr la personne convoquée dans le rêve est une image composée et non une personne réelle, c'est donc bien un i(a), un moi idéal. Mais cette personne est sans aucun doute convoquée dans le rêve dans le cadre d'une série infinie de demandes d'être reconnu, et cette personne est amenée dans le rêve et dans la séance nécessairement à partir de l'impossible ou de la faille inhérente au grand Autre, ce dont témoigne sans doute la « mère », l'image de cette personne n'existe aussi que par sa descendance du grand Autre, et c'est même cette descendance qui motive l'impossibilité de répondre pleinement à la demande (et de dire « non! effectivement cette personne n'est pas votre mère »). D'où l'insistance qui nous ramène au lieu du grand Autre et à ce qui s'y passe.

On peut évidemment tourner sans fin dans la ronde des demandes et même s'imaginer les traiter toutes avec une attention également flottante. Une demande en vaut une autre et il ne faut pas se laisser aller à préférer l'une à l'autre, encore moins à y répondre et à s'y engager. C'est déjà un premier résultat de constater la ronde infinie. Mais cette ronde infinie conduit l'attention à flotter également encore plus loin et la première issue serait de se précipiter sur l'idéal du moi et de s'efforcer à l'atteindre avec acharnement et ténacité. Ce n'est pas qu'il soit impossible à atteindre qui doit nous retenir, cette impossibilité c'est précisément ce que mesure indéfiniment le surmoi et ce qui nourrit la culpabilité. À l'opposé de cette échappatoire vers l'Idéal du moi, à l'opposé de cette toute-puissance du signifiant accouplée à la culpabilité d'y avoir toujours failli, il faut saisir la ronde des demandes en son coeur, c'est-à-dire en ce qui la cause et cette cause n'est pas sans la prise en considération de l'équivoque de la demande exprimée par s(A) et de l'impossible qui se joue en A.

Bien sûr les demandes qui se répètent différentes les unes des autres dans leur insistance même à se répéter, elles n'existent pas sans un décalage de chacune par rapport aux autres.



Mais le ronron des demandes ne doit pas nécessairement être compris comme n'aboutissant nulle part (impossibilité de la réalisation de l'Idéal du moi), mais comme tournant autour de la même question inhérente à l'impossibilité et à la faille de l'Autre.

Il nous faut donc toujours partir « de la conception de l'Autre comme du lieu du signifiant »⁶. Mais ce grand Autre n'est pas d'abord à trouver dans un personnage,

⁶ Écrits, p. 813.

comme la mère ou le père – dire « ce n'est pas ma mère », c'est ainsi toujours déjà indiquer que le grand Autre n'est pas une personne comme ma mère.

« Tout énoncé d'autorité n'y a d'autre garantie que son énonciation même », autrement dit, c'est dans l'exercice du dire que l'analysant rencontre l'Autre. Il est vain de chercher une autre garantie par exemple du côté de l'analyste ou d'un autre signifiant. Car l'un et l'autre n'apparaissent qu'à partir de l'Autre convoqué dans le dire de l'analysant. Ce que Lacan énonçait : « il n'y a pas d'Autre de l'Autre ». La dimension de l'Autre apparaît dans le dire de l'analysant. Et il ne s'agit pas de trouver un garant de ce dire, un Autre de l'Autre, pas même le Père ou la Mère, ou le Nom-du-Père ou l'Oedipe. Bien sûr la suite des demandes peut apparaître comme une demande d'amour adressée au père, à la mère, comme une demande de reconnaissance par l'amour. Mais il s'agit justement de ne pas suivre le ronron de la demande, même si elle est spécifiée comme demande d'amour, même si elle s'adresse aux grandes figures tutélaires de l'Oedipe ou à quelque autre « signifiant » premier. Une telle spécification de l'Autre – qui peut avoir sa valeur locale – doit toujours être comprise avec l'attention également flottante qui convient. Ici, l'attention également flottante exige la mise en question radicale du grand Autre, non dans ses figures qui alimentent l'enrobage de (a), mais au coeur même de ce qui fait le problème de l'Autre, de l'Autre qui se trouve dans le dire de l'analysant et pas ailleurs.

Christian Fierens